

REVUE DE PRESSE
THE PARTY DE BLAKE EDWARDS

SORTIE CINÉMA LE 9 MARS 2016

« Un festival de gags délirants: un vrai manifeste surréaliste »

TÉLÉRAMA

« Toujours à pleurer de rire »

LIBÉRATION

« Un chef-d'œuvre de la comédie »

ENTRÉE LIBRE - FRANCE 5

« Magnifique, délirant, un chef-d'œuvre »

FRANCE INTER

« Un des plus beaux films comiques jamais réalisé »

ARTE

« Un concentré de burlesque mené tambour battant »

PARISCOPE

« Une grande comédie »

L'OFFICIEL DES SPECTACLES

« Un petit chef-d'œuvre, indispensable »

À VOIR-À LIRE

« Un des chefs-d'œuvre d'Edwards et l'un des films les plus drôles jamais réalisé »

DVD CLASSIK

« On ne reverra jamais assez The Party »

MUSIQ

Télérama'

REPRISE

Un serveur soûl qui chahute un repas mondain... C'est The Party, de Blake Edwards, un festival de gags délirants avec Peter Sellers et Steve Franken.

Seul l'absurde rend le monde logique. C'est sur ce paradoxe – mais en est-ce vraiment un ? – que repose l'œuvre. Et surtout **THE PARTY** (1968), son film le plus géométrique, implacable comme la fatalité en marche... Dès qu'il pénètre, à la suite d'un malentendu, dans la villa de ses hôtes (une cité lacustre à la Jacques Tati, construite par un fou pour des imbéciles), l'Indien gaffeur incarné par Peter Sellers perd son mocassin blanc qu'il finit par récupérer, au terme d'un périple quasi hitchcockien, sur un plateau de petits fours. Personne ne semble voir ce mocassin incongru : ni le digne serveur qui circule entre les convives, ni les mondains, perdus dans leur vide existentiel...

Cet aveuglement entêtant, effrayant (Blake Edwards est l'un des rares cinéastes américains à avoir appréhendé l'ennui et la stupidité de la société du paraître) culmine lors de la scène du souper. Un moment où tout est au top : la bêtise, la suffisance, le mauvais goût, la vulgarité. Soudain, grâce à un loufiat ivre mort, ce monde superficiel

se dérègle et c'est la panique... Steve Franken, génialissime, Sellers puissance dix, déverse alors à pleines poignées de la salade dans les assiettes des convives et récupère des cailles rôties dans les postiches de starlettes décolorées... Le film est un délire lent, presque sans dialogues, presque sans histoire. Des gags, rien que des gags : un vrai manifeste surréaliste. – *Pierre Murat*

| En salles.

Quand les faux-semblants de la bourgeoisie volent en éclats... (Peter Sellers et Claudine Longet.)



Libération

28

Libération Mercredi 9 Mars 2016



REPRISE

Birdy num num En salles ce mercredi, on retrouve Peter Sellers (*photo*) en acteur indien gaffeur, Claudine Longet en aspirante chanteuse, un serveur alcoolique, un producteur pénible, un éléphant au corps peinturluré. En résumé, *The Party*, de Blake Edwards (1968), ressort, et c'est toujours à pleurer de rire de voir Sellers errer dans une fête hollywoodienne friquée pour mieux la saccager. PHOTO REX PICTURES. SIPA

Paris • Ile-de-France
pariscope

COMÉDIE De la collaboration Peter Sellers - Blake Edwards, on retient évidemment la série des « Panthère rose », mais surtout l'irrésistible « The Party ». Un film qui marque les retrouvailles de l'acteur britannique avec le réalisateur de « Diamants sur canapé » après une longue brouille. Et on est bien content qu'ils se soient rabibochés car ces aventures d'un acteur indien extrêmement maladroit qui déclenche catastrophe sur catastrophe est un concentré de burlesque (la scène de la fameuse fête est un modèle du genre) mené tambour battant. Pendant que Blake Edwards utilisait pour la première fois l'écran vidéo pour juger le travail de ses acteurs, Peter Sellers a eu carte blanche pour improviser sur un scénario assez succinct de 65 pages. Brillantissime idée, qui permet de libérer le génie comique d'un comédien décidément hors normes. ● M.H



l'officiel
des
spectacles

DU MERCREDI 9 AU MARDI 15 MARS 2016

N°3611

THE PARTY (La Party) (1968 - 1h39)
États-Unis. Couleur. De Blake Edwards. Avec Peter Sellers, Claudine Longet, Marge Champion, Sharron Kimberly, Edward McKinley, Kathie Green.

● **Comédie burlesque** : Hrundi V. Bakshi, un acteur indien, est engagé par un studio hollywoodien pour interpréter un soldat indigène dans un remake de Gunga Din. Faisant preuve d'une terrible maladresse, il fait exploser un coûteux décor. Exaspéré, C.S. Divot, le producteur, demande à ce que le nom de Bakshi soit inscrit sur une liste noire. Mais suite à un quiproquo, le comédien indien se retrouve en fait invité à la soirée annuelle du studio...

● Accueilli froidement par les critiques de l'époque à sa sortie, ce film est désormais considéré comme une grande comédie. C'est une succession de gags visuels métaphoriques ou burlesques, où Blake Edwards a cherché à se moquer du sujet même de son film.

Champo 5* (vo) - Versailles 78 (vo) - Asnières-sur-Seine 92 (vo)

LA PARTY DE BLAKE EDWARDS

arte

Par Olivier Père (le 8 mars 2016)

La Party (*The Party*, 1968) de Blake Edwards ressort sur les écrans français mercredi 9 mars, en version restaurée, distribué par Splendor Films.

Dans *La Party*, un figurant indien gaffeur et maladroit est invité par erreur à une réception chez le puissant producteur hollywoodien dont il a saboté par son incompetence le dernier tournage est sans doute **un des plus beaux films comiques jamais réalisé**, qui doit beaucoup à la science des gags des maîtres muets du burlesque américain mais aussi à Jacques Tati (le rapport au temps et à l'espace évoque *Play Time*), références avouées de Blake Edwards.

La Party est un titre essentiel dans les carrières de Blake Edwards et de son interprète principal Peter Sellers, génial, mais aussi un film important dans le panorama du cinéma américain de la fin des années 60.



Corps étrangers

La Party est une satire intelligente du monde du cinéma comme Hollywood en produit chaque décennie en moyenne. Après *Boulevard du crépuscule* au début des années 50, *La Party* fait le bilan de l'état de Hollywood dix-huit ans plus tard. Et ce n'est pas brillant. Le reflet dévoilé dans le film de Blake Edwards est proche de la réalité. Hollywood vieillit et traverse une période de décadence artistique, de panne d'inspiration. Les producteurs se raccrochent à des vieilles recettes, comme ce remake en couleur de *Gunga Din* qui ouvre *La Party*. Hollywood est ringardisé par le cinéma moderne européen qui révèle des cinéastes à succès en France et en Italie. Une des invitées du producteur est une starlette italienne partie à la conquête de Hollywood qui évoque une parodie de Claudia Cardinale, dirigée par Edwards dans *La Panthère rose* en 1963. La fête du film dans une luxueuse villa moderne, avec ses invités snob et mondains pourrait être un pastiche de celle de *La Nuit* de Antonioni. Quoi qu'il en soit, Blake Edwards assimile mieux les influences européennes dans une comédie burlesque que les productions américaines prétentieuses et ratées qui singeaient à la même époque le style de Fellini, Bergman ou Lelouch. Le rigoureux Blake Edwards organise dans *La Party* une succession de gags à combustion lente dont la précision et la sophistication n'ont rien à envier à l'art de Jacques Tati.



Hollywood a absorbé au long de son histoire plusieurs vagues migratoires successives, intimement liées aux soubresauts tragiques du siècle. A la fin des années 60 cette « nouvelle vague » répond surtout à des impératifs de vanité (du côté de l'Europe) et de désarroi (à Hollywood) qui n'accoucheront pas d'œuvres majeures, ou alors de superbes accidents industriels (*Zabriskie Point* de Antonioni en 1970, feu d'artifices final – c'est le cas de le dire – de la curiosité des Américains pour les grands maîtres européens.)

Dans *La Party*, ces corps étrangers – et celui en particulier de Hrundi V. Bakshi – sont ceux qui apportent le chaos, le désordre, mais aussi la bonne humeur, l'amour et l'énergie vitale dans un univers froid, ennuyeux et aseptisé. Hrundi V. Bakshi, grain de sable dans les rouages de l'industrie hollywoodienne, puis de ses moments de détente, est aussi l'électron libre qui va insuffler un peu de folie, de défoulement hédoniste – avec la complicité d'une jeune apprentie actrice française, d'un orchestre russe et d'un groupe de fils à papa qui se rêvent en hippies – à une société engoncée dans ses codes de bonne conduite, ses principes et son hypocrisie.

Party politique

La Party est sorti le 4 avril aux Etats-Unis, et le 13 août 1969 seulement en France. Difficile de ne pas voir le film de Blake Edwards comme une répétition miniature du joyeux bordel qui allait envahir la France et une partie du monde quelques semaines plus tard. Mais la dimension politique de *La Party* n'est pas seulement liée des phénomènes socioculturels dans l'air du temps. Elle concerne l'organisation sociale et les rapports de classes qui se manifestent dans la villa du producteur. Comme dans *La Règle du jeu*, une réunion mondaine donne l'occasion au cinéaste de mettre en scène un ballet des corps et des sentiments où se croisent les maîtres et les valets. Blake Edwards organise plusieurs chorégraphies simultanées qui se croisent et ne se touchent pas, jusqu'aux premières catastrophes – le dîner – et au délire final. Il y a deux fauteurs de trouble dans *La Party* : Hrundi V. Bakshi bien sûr mais aussi le sommelier qui s'alcoolise progressivement au lieu de servir les invités et finit par ne plus contrôler ses gestes. Les coulisses de la réception, dans les cuisines, sont le théâtre d'affrontements entre domestiques. L'alcool aidant, la party mondaine au tempo ralenti se transforme en vraie fête déchainée au bout de la nuit où les corps se touchent et se mélangent enfin, les domestiques dansent et se saoulent avec les invités, au mépris des convenances. *La Party* rappelle l'importance de l'alcool dans l'œuvre de Blake Edwards, qui en a filmé aussi bien l'euphorie que les conséquences dévastatrices. On ne peut pas dire que l'ivresse soit joyeuse dans *La Party*, mais elle brise les règles, fait tomber les masques, et peut se montrer cruelle lorsqu'elle transforme les convives et pantins égarés dans la mousse, mus par des réflexes de dépendance. Les fêtards se libèrent, les alcooliques restent aliénés.



La fête sauvage

Dans sa structure et sa progression narrative *La Party* est un film symptomatique de la fin des années 60, comparable à un autre film manifeste de la même époque : *La Horde sauvage* de Sam Peckinpah, sorti un an après *La Party*. Les deux films débutent par une longue séquence qui annonce de manière programmatique la conclusion de leur récit : une fusillade sanglante dans *La Horde sauvage*, un tournage de film qui tourne au fiasco par la faute d'un figurant. Ce même figurant sèmera la pagaille et la destruction dans une fête, tandis que les survivants du premier carnage s'achemineront – le plus lentement possible – vers un second massacre, définitif cette fois-ci. Montrer d'emblée au spectateur ce que le film va s'employer à mettre en scène, annihiler l'effet de surprise pour mettre en place un effet d'attente, voilà une forme originale, destinée à être reproduite par le Nouvel Hollywood, qu'expérimentent ces deux grands films. L'apothéose pyrotechnique doit survenir après une longue plage d'attente : un temps ralenti caractérise les déambulations en circuit fermé des invités de *La Party*, les déplacements fatigués et étirés des bandits de *La Horde sauvage*. Les deux films culminent par un chaos joyeux et multicolore (*La Party*), une apocalypse funèbre striée d'hémoglobine (*La Horde sauvage*). Puis après l'explosion viennent des épilogues apaisés, vidés du trop plein d'énergie et de violence contenu tout au long des films. Il faut ajouter que *La Party* et *La Horde sauvage* partagent le même directeur de la photographie, le vétéran Lucien Ballard qui a apporté son immense expérience à ces deux films révolutionnaires. Blake Edwards et Sam Peckinpah comptent parmi les cinéastes les plus importants apparus dans les années 60 à Hollywood. Spécialiste de la comédie Blake Edwards réalisera en 1971 *Deux Hommes dans l'ouest*, western crépusculaire proche de ceux de Peckinpah avec... William Holden, le héros de *La Horde sauvage*.

Devenir indien

Comme *Diamants sur canapé* réalisé par Blake Edwards en 1963, *La Party* est aussi un **chef-d'œuvre sentimental** (et musical, grâce à Henri Mancini), l'histoire émouvante de la rencontre de deux « misfits », êtres étrangers et déplacés, propulsés dans un univers plein de pièges et de faux-semblants. La starlette française et le figurant indien, couple improbable et pourtant irrésistible, se retrouvent sur le chemin de l'enfance, deux adultes qui ont conservé leur pureté dans un monde corrompu et factice.

Comme *Diamants sur canapé* (dans lequel Mickey Rooney interprétait de manière atrocement caricaturale un Japonais), *La Party* confie le rôle d'une personne de couleur à un acteur blanc, le britannique Peter Sellers. Génie comique issu du music hall, Sellers appartenait à une tradition anglaise des comédiens transformistes. Dans la lignée de Alec Guinness dans *Noblesse oblige* Sellers multipliait les identités, les déguisements excentriques (parfois dans le même film) et collectionnait les accents étrangers. Après avoir accédé à la gloire mondiale en jouant Clouseau, un inspecteur de police français maladroit dans la série des *Panthère rose*, Peter Sellers signe avec Hrundi V. Bakshi son chef-d'œuvre. Pourtant il perpétue en 1967, grîmé en Indien, la tradition du blackface forme théâtrale pratiquée dans les minstrel shows, puis dans le vaudeville, dans lequel le comédien blanc incarne une caricature stéréotypée de personne noire. *La Party* n'a jamais dérangé en France, où l'hilarité qu'il provoque n'est traversée d'aucun malaise, mais le film de Blake Edwards suscite toujours un vif débat aux Etats-Unis, débat critique et éthique, loin d'être clos en 2016 avec les polémiques autour du « whitewashing ».

D'abord la modernité d'un film comme *La Party* est une modernité contrariée qui ne s'affranchit pas entièrement des conventions hollywoodiennes – conventions encore respectées dans la plupart des films américains aujourd'hui. Ensuite *La Party* repose en grande partie la collaboration entre Blake Edwards et Peter Sellers, acteur indissociable du projet et du résultat final. Il n'y a aucun racisme dans le film de Blake Edwards et dans l'interprétation de Peter Sellers, véritable co-auteur de *La Party*, qui confère au personnage de Bakshi une poésie et une humanité qui sont refusées aux membres blancs, riches et puissants de la société hollywoodienne. Enfin Sellers a toujours été lui-même un « alien » à Hollywood et partout ailleurs, un acteur caméléon dont le travail – névrotique – consista essentiellement à disparaître sous des identités « autres ». L'art de Peter Sellers n'est pas un art du maquillage, de la caricature, mais un art de l'effacement. Peter Sellers est Hrundi V. Bakshi, n'existe plus en tant que Peter Sellers. C'est le contraire de la performance ostentatoire, mais c'est aussi le sentiment de n'être vraiment pleinement soi que lorsqu'on est un autre, et de pouvoir dans la peau d'un autre tout se permettre, accéder au bonheur véritable.



THE PARTY - LA CRITIQUE DU FILM

FILM CULTE

Par la rédaction (le 18 février 2016)

Une suite de gags crescendo qui s'achève en apothéose visuelle délirante.

L'argument : Hrundi V. Bakshi, un acteur indien de seconde zone, est invité par erreur à une réception mondaine donnée par Fred Clutterbuck, un riche producteur hollywoodien, dont sa maladresse quasi-maladive vient de ruiner le dernier film. Gag après gag la party sombre dans l'anarchie et le chaos.

Notre avis : Réalisé en 1968, *The party* reste un film relativement méconnu en France, en dépit d'un potentiel comique toujours intact, près de 50 ans après sa sortie en salle.

L'intrigue est inexistante et tout le film repose sur le déchaînement paroxysmique des gags. En privilégiant un comique presque exclusivement visuel, Edwards s'inscrit dans la grande tradition du burlesque américain qu'il revisite et remodèle : au lieu de l'enchaînement rapide des gags chez les grands maîtres du genre, il impose un rythme beaucoup plus lent, plaçant le spectateur en situation d'attente. Ce dernier n'est plus passif devant l'écran mais pénètre au contraire beaucoup plus dans le film, y participe presque, en tentant d'imaginer une chute toujours différée. Edwards joue sur l'exaspération de l'attente du spectateur et sur l'étirement à l'extrême des situations comiques ; certaines scènes sont d'une excessive longueur, à l'instar des premières minutes du film (le clairon Bakshi dont l'agonie bruyante paraît interminable) ou de l'anthologique scène des toilettes. Mais si Edwards évite l'ennui à son spectateur, c'est parce qu'il ponctue son film de gags improbables et imprévisibles. En retardant à outrance la chute, il instaure une atmosphère très particulière dans son film : l'inattendu reste la seule certitude dans cet univers chaotique où pèse la menace constante de l'irruption du gag.



Chaque apparition de Hrundi V. Bakshi à l'écran stimule et met en éveil les sens du spectateur qui guette avec délectation l'instant critique où celui-ci commettra l'irréparable ; sa présence cataclysmique suffit à elle seule à transformer le lieu le plus anodin (des toilettes !) en spectacle de désolation, l'objet le plus insignifiant (une chaussure, un pistolet à fléchettes, un panneau de télécommande) en arme redoutable. Sa maladresse destructrice semble même irradier les autres personnages du film : un serveur alcoolique (interprété par l'excellent Steve Franken), un majordome proche de la crise de nerfs...

L'enchaînement des gags va crescendo pour s'achever en apothéose visuelle absolument délirante quand Bakshi décide de purifier l'éléphant souillé par les slogans hippies de Molly, la fille de la maison, et de ses amis. La villa des Clutterbuck est envahie par la mousse et la party se déchaîne sous les yeux du maître des lieux, résigné et étrangement flegmatique. Au petit matin la party s'achève dans une atmosphère mélancolique.

La réalisation, d'une implacable efficacité, ne souffre d'aucun défaut. En situant son action dans un lieu unique (exceptées les cinq premières et les cinq dernières minutes du film), en jouant avec des espaces dénudés (une villa immense et truffée de gadgets) et avec le temps (scènes longues, plans larges, peu de mouvements de caméra), Edwards concentre toute l'attention du spectateur sur ses personnages hauts en couleurs : riches producteurs fumant le cigare, stars alcooliques, starlettes et coiffeurs efféminés...Le réalisateur se plaît à filmer cette faune hollywoodienne, superficielle et excentrique, au milieu de laquelle évolue le trublion Sellers.

The party demeure, dans la forme et dans le fond, un film inclassable. Comédie burlesque, satire, conte moral, c'est un peu tout cela à la fois, comme si Blake Edwards avait voulu nous offrir un mélange des genres. Au final, on a **un petit chef-d'œuvre**, qui doit autant aux maîtres du muet du début du siècle qu'à Tati (chaque personnage du film est spectateur des autres et source de spectacle). **Un film indispensable.**

THE PARTY de Blake Edwards

CRITIQUE ET ANALYSE

DVDCLASSIK

Par Justin Kwedi (le 11 mars 2016)

Blake Edwards et Peter Sellers faisaient une entorse à leur saga de **La Panthère Rose** avec ce chef-d'œuvre comique et sommet de leur collaboration. **The Party** est un film sous influence assumée tout en étant une comédie au traitement radical et quasi expérimental. On se souvient de quelle manière Peter Sellers, au départ second rôle (la vraie star étant David Niven), avait littéralement vampirisé le premier volet de **La Panthère Rose** (1963) et fait sienne la saga dès l'épisode suivant avec le génial **Quand l'inspecteur s'emmêle** (1964). Cette fois, Blake Edwards façonne un écrin à la (dé)mesure de sa star avec un scénario minimaliste (faisant à peine



63 pages, le réalisateur se vantant que c'est le plus court sur lequel il ait jamais travaillé) et prétexte à laisser s'exprimer le génie de Sellers. Ce dernier compose ici un personnage bien différent de son mythique Inspecteur Clouseau. Celui-ci était un monument de bêtise égocentrique que la conscience de son génie tout relatif amenait à commettre les pires bêtises en toute assurance. Cette fois, il sera le bien plus innocent Hrundi V. Bakshi, un acteur indien dont la maladresse fonctionne plus sur le motif du poisson hors de l'eau et constamment inadapté à son environnement. On en a un exemple dès l'extraordinaire scène d'ouverture où son excès de zèle enlève littéralement le tournage en cours alors qu'il se refuse à arrêter de jouer du clairon. C'est avec la même candeur qu'il exaspère définitivement le réalisateur, dont il vient de détruire accidentellement le décor et qui lui promet de le rayer du métier, en demandant innocemment : « *Même à la télévision ?* ».

L'idée est donc de plonger ce gaffeur insouciant dans le cadre le plus superficiel et hypocrite qui soit, une soirée mondaine hollywoodienne que sa sincérité et sa maladresse vont dynamiter. Après avoir montré dans l'ouverture de façon spectaculaire les dégâts que peut causer malgré lui Bakshi, Edwards joue avec brio sur la retenue et l'attente une fois la "party" entamée. La demeure futuriste typiquement *sixties*, à l'architecture improbable et aux gadgets en pagaille, offrira un terrain de jeu idéal où Edwards exploite toutes les ressources comiques possibles. Cela va de la simple maladresse de Bakshi (la perte de chaussure d'entrée) et sa fantaisie enfantine (le fameux « *birdie num num* » ou l'épisode où il manipule le tableau de contrôle de la maison) aux éléments physiques qui semblent diaboliquement ligüés contre lui, occasionnant certains gags aussi extraordinaires qu'inattendus tel le rouleau de papier toilette qui se déroule indéfiniment. Peter Sellers (qui avait déjà incarné un Indien dans le très moyen **Millionnaire** d'Anthony Asquith), peinturluré et à l'accent prononcé, est absolument génial de timing comique et compose un personnage très attachant dont Edwards se plaît à souligner la dimension enfantine par de multiples idées qui le placent constamment à la marge : l'arrivée dans sa minuscule voiture à trois roues (un hommage à la voiture de Monsieur Hulot dans **Les Vacances de Monsieur Hulot**), le coucou lancé loin des lieux de la catastrophe qu'il vient de provoquer, cette table de dîner où il se retrouve à hauteur limitée ou encore sa manière décomplexée de s'incruster dans les conversations guindées comme un gamin cherchant à se faire des copains, sans parler d'une hilarante et incontrôlable envie d'uriner.



Blake Edwards, bien que n'ayant pas encore connu ses fameux déboires à Hollywood, annonce déjà le ton corrosif de sa satire **S.O.B.** (1981) avec le portrait peu reluisant fait de cette communauté ici. Courbettes, hypocrisie ou encore producteur trop entreprenant souhaitant emmener les starlettes jusqu'à leur lit, l'atmosphère pourrait être bien plus sordide sans l'humour. La présence de Bakshi sert donc de dynamiteur, contaminant progressivement l'ensemble, du serveur profitant de la moindre occasion pour s'en jeter un à la maîtresse de maison frisant la syncope à la moindre contrariété, pour nous mener au final anarchique avec mousse envahissante, éléphant et hippies dans une joyeuse hystérie. Bakshi va pourtant trouver une âme aussi pure que la sienne dans ce cadre en croisant la douce Michelle Monet (Claudine Longet), une apprentie chanteuse pas loin d'être brisée par ces codes du paraître mais qui trouvera un soutien idéal avec notre héros. Là encore la maladresse, l'emprunt et la fantaisie de leurs échanges contribuent à en faire des enfants déplacés dans un cruel monde d'adultes que leur alliance défiera, chassant la solitude pour Bakshi et le sentiment d'exploitation pour Michelle. Le film contribuera d'ailleurs grandement à la notoriété de la Française Claudine Longet, qui entamera une jolie carrière musicale par la suite et nous envoûte ici le temps d'un divin *Nothing to lose*. C'est elle qui donne de la consistance à Bakshi, qui nous apparaît naïf mais certainement pas simplet (et finalement très respectueux vis-à-vis des Indiens) comme le montre la défense qu'il prendra de Michelle face à l'odieux réalisateur ou sa réaction outrée face à l'éléphant maquillé.



Bien que sous influence (Tati essentiellement), **The Party** ne ressemble à rien de connu. Edwards ose un rythme languissant bien loin de la comédie survoltée attendue (sans musique extra-diégétique, si ce n'est celle des musiciens à l'écran), use d'un découpage sobre exploitant plus la largeur et la profondeur de son décor (où comme chez Tati encore, l'attention est de mise tant on découvre de nouveaux gags et péripéties dissimulés dans un recoin de l'image à chaque vision) et laisse graduellement s'insinuer la folie. L'interprétation de Sellers est si grandiose qu'il n'y a même pas besoin de lâcher les chevaux trop vite, le spectateur est souvent plié de rire AVANT le gag en lui-même simplement par les mines ahuries de Bakshi et l'attente de sa prochaine bêtise, les préliminaires avant la catastrophe. La prouesse est telle que le final apocalyptique est presque moins drôle que la première partie sobre où l'on guette chaque dérèglement.

Le résultat : un des chefs-d'œuvre d'Edwards et l'un des films les plus drôles jamais réalisés.

The Party, on y revient

Par Peter Cato (le 8 mars 2016)

MUZIQ

Dans *The Party* de Blake Edwards, sorti en 1968, le génial Peter Sellers, alias Hrundi V. Bakshi, signe l'une de ses plus ahurissantes performances d'acteur. Le film ressort le 9 mars en salle. « *And Bombay, is it in India ?* »



Hrundi V. Bakshi est un acteur indien qui a un peu tendance à surjouer. Il est maladroit, voire franchement gaffeur. Son lacet défait, il pose le pied sur un détonateur et fait sauter le décor du film... Tandis qu'il constate les dégâts, le metteur en scène n'a toujours pas crié « *aaaaction* », ni baissé son bras. Furieux, il le pointe rageusement vers Hrundi V. Bakshi : « *Vous... Oui, vous... Foutez-moi le camp immédiatement... Vous ne ferez plus jamais un film ici !* » « *Does that include television, sir ?* » lui répond malicieusement Hrundi...

Le lendemain, le producteur du film reçoit un coup de fil du metteur en scène et ajoute rageusement le nom de cet acteur démolisseur sur le coin d'une feuille de papier... Mais Hrundi V. Bakshi n'est pas blacklisté pour autant, et il est même invité par erreur à la party hollywoodienne de celui qui voulait l'interdire de

tourner ! (Stressé par son boss, la secrétaire s'est mélangée les pincesaux...)

Dès l'instant où notre ami arrive dans la somptueuse villa du producteur, il fait tomber son mocassin blanc dans l'eau. Début d'un incroyable enchaînement de gags qui finit en apothéose dans une piscine savonneuse...

Avec son rythme d'une savante lenteur et son absence d'intrigue, *The Party* se situe dans la lignée des films de Jacques Tati. Tout tourne autour de Peter Sellers, au sommet de son art, qui donne au spectateur l'impression d'improviser *on the spot* des gags tous plus hilarants les uns que les autres. Sans oublier de séduire au passage (comme le faisait aussi Monsieur Hulot...) la jolie Claudine Longet, alias Michèle "Nothing To Lose" Monnet, aussi perdue que lui au milieu de cet aréopage de snobs.

De nombreux gags sont entrés dans la mémoire collective des amateurs de grandes comédies américaines : Hrundi qui tente désespérément de nourrir un perroquet avec du *Birdie Num Num* (de *Tueurs de Dames* au *Retour de la Panthère Rose*, Peter Sellers a souvent eu maille à partir avec des perroquets...),

Hrundi qui fait malencontreusement atterrir un poulet sur la tête d'une invitée, Hrundi qui fait tomber un Chagall dans les toilettes, qui tombe du toit, etc., etc.



On ne reverra jamais assez *The Party*. Le 9 mars prochain, les retardataires pourront rattraper le temps perdu et rire aux éclats pendant 90 minutes.

« *It's an honor to have my hand crushed by Wyoming Bill Kelso.* »